

Liberté
Contre l'oubli
Korkoro — France 2009, 111 minutes

Michel Euvrard

Number 266, May–June 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63473ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Euvrard, M. (2010). Review of [Liberté : contre l'oubli / *Korkoro* — France 2009, 111 minutes]. *Séquences*, (266), 36–36.

Liberté

Contre l'oubli

*Cinéaste attiré des roms, gitans, tsiganes, de quelque nom qu'on les appelle, de leurs mœurs et de leurs musiques, Tony Gatlif devait un jour consacrer un film au traitement que la France leur réserva pendant la Seconde Guerre mondiale. C'est chose faite, plutôt bien faite avec **Liberté**.*

MICHEL EUVRARD

Bien que les Allemands, en pénétrant en 1942 dans la zone dite « libre », aient dans les faits mis fin à la réalité de « l'Etat français », celui-ci continue d'appliquer ses lois, dont celle qui interdit aux gitans de nomadiser.

Or toute une famille, hommes, femmes, enfants, vieillards dans leurs roulottes cahotantes, chevaux, ânes et chiens revient au village de Saint Amont dans le sud de la France, y travailler aux vendanges et puis repartir. Mais des gendarmes leur signifient qu'ils devront rester, travailler, envoyer leurs enfants à l'école. Les gitans refusent : ils ne se séparent pas de leurs enfants.

Un des chevaux des gitans, une jument, est malade ; un vétérinaire, le maire du village, Théodore (Marc Lavoine) la soigne ; il est blessé par l'étalon en rut des gitans, qui le soignent, à leur façon, primitive.

C'est le début d'une relation entre les gitans et le maire qui constitue l'intrigue principale du film : il va chercher à leur éviter l'internement ; après qu'ils ont été internés, il trouve le moyen de les arracher au camp.

Deux intrigues secondaires se développent parallèlement : celle du petit Claude, un orphelin qui, pour ne pas être confié à l'Assistance publique voudrait se faire adopter par les gitans. Comme ceux-ci refusent, c'est Théodore qui recueille Claude. La deuxième intrigue secondaire c'est la lente naissance de l'amour entre le maire et l'institutrice, mademoiselle Lundi (Marie-José Croze).

C'est un amour auquel le temps ne sera pas donné de s'épanouir ; en effet, mademoiselle Lundi, qui est aussi secrétaire de mairie, fournit des faux papiers aux résistants. Elle est arrêtée et torturée par les Allemands et Théodore avec elle.

Après leur arrestation, des miliciens français et un détachement de soldats allemands se présentent à Saint Amont pour rassembler les gitans et les conduire dans un camp ; ils résistent, plusieurs sont tués. Les survivants et sans doute avec eux Théodore et mademoiselle Lundi seront déportés et mourront à Auschwitz.

Le film montre bien comment les camps d'internement français, inaugurés pour les républicains espagnols, deviendront camps de transit vers les camps de concentration nazis pour les juifs, les homosexuels, les gitans interdits de nomadisme et contraints de se sédentariser. Le village de Saint Amont devient la nasse dans laquelle ils sont pris et se débattent en vain.

L'esthétique de **Liberté** ressemble à celle des feuilletons romantiques : des personnages hauts en couleur se rencontrent, s'entraident ou s'affrontent dans une succession d'épisodes



L'esthétique de **Liberté** ressemble à celle des feuilletons romantiques

dramatiques. Parmi les gitans, une jeune veuve qui chevauche un cheval sauvage, un beau violoniste épileptique, simple d'esprit et musicien inspiré, surnommé Taloché (Jean Baptiste Thierrée), des hommes d'âge mûr qui prennent collectivement les décisions ; en face, des gendarmes brutaux ; un viticulteur boiteux, Pierre Pentecôte ; naguère employeur des gitans, il a retourné sa veste : à la tête des miliciens, il mène l'assaut contre eux avec les soldats allemands ; un groupe de villageois, les plus pauvres, laids, grossiers, contrefaits, pleins d'envie et de haine. Entre les deux groupes, deux « gentils », le maire et l'institutrice, bons serviteurs de la République, mais en ces temps de malheur et d'injustice, finalement impuissants et eux-mêmes victimes.

L'étalon rue et hennit, la musique tzigane est endiablée ou mélancolique, belle mais omniprésente et parfois inopportune. Il y a des bons et des méchants, des sentiments extrêmes et de l'émotion un peu convenue, de la grandiloquence. On est dans l'épopée et la légende, pas dans la chronique réaliste, mais on s'y laisse prendre car les faits et la situation le justifient et la sincérité de Gatlif - qui est aussi capable de montrer l'éclosion de l'amour entre Théodore et mademoiselle Lundi (que le spectateur a anticipé !) avec retenue et discrétion - est évidente. **S**

■ **KORKORO** — France 2009, 111 minutes — **Réal.** : Tony Gatlif — **Scén.** : Tony Gatlif — **Images** : Julien Hirsch — **Mont.** : Monique Dartonne — **Dir. art.** : Brigitte Brassart — **Cost.** : Catherine Rigault — **Mus.** : Delphine Mantoulet — **Int.** : Mathias Laliberté (P'tit Claude), Jean Baptiste Thierrée (Félix Laval dit Taloché), Marc Lavoine (Théodore Rosier), Marie-José Croze (mademoiselle Lundi), Carlo Brandt (Pierre Pentecôte), Rufus (Fernand), Arben Bajraktaraj (Darko), Ilir Selmoski (Chavol), Narcissa Stanescu (Piripil), Jacques Soty (Lucien, le notaire) — **Prod.** : Tony Gatlif — **Dist.** : Séville.